

Recherches sociographiques



À propos d'une recherche collective

Nicole Gagnon

Volume 15, numéro 2-3, 1974

La sociologie au Québec

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/055656ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/055656ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cette note

Gagnon, N. (1974). À propos d'une recherche collective. *Recherches sociographiques*, 15(2-3), 335–347. <https://doi.org/10.7202/055656ar>

NOTE CRITIQUE

Un texte comme celui qui suit était nécessaire, nous semble-t-il, dans un tel numéro. Il s'agit, comme son titre le signale, d'une étude critique. Consciencieuse et rigoureuse aussi. Elle illustre ce qui est dit et répété sur divers tons, en d'autres textes, des exigences d'une sociologie qui veut ne pas faillir à sa mission. Sont exclusivement en cause des impératifs méthodologiques et, en dernière analyse, un système, non des personnes. Nous savons que l'on entendra ces propos dans cette perspective. N.D.L.R.

À PROPOS D'UNE RECHERCHE COLLECTIVE

Yves LAMARCHE, Marcel RIOUX et Robert SÉVIGNY, *Aliénation et idéologie dans la vie quotidienne des Montréalais francophones*, Montréal, 1973, 2 vols, 999 p.

En principe, les deux tomes de ce volumineux rapport de recherche concernent respectivement l'aliénation (tome 1) et l'idéologie (tome 2) dans cinq quartiers de Montréal: Outremont, Brossard, Rosemont, Hochelaga-Maisonneuve et Centre-Sud. En fait, les deux tomes se différencient davantage par des critères méthodologiques que conceptuels: résultats d'un questionnaire d'une part, analyses d'entrevues d'autre part. Ainsi le premier tome traite tout autant d'idéologie que d'aliénation, ce dernier thème étant éliminé des analyses d'entrevues.

Les données du questionnaire proviennent d'un échantillon de 100 individus répartis également selon les quartiers. Le quartier étant utilisé comme indice composite de la classe sociale (42), les sous-échantillons ont été homogénéisés *a posteriori*, de façon à demeurer théoriquement représentatifs. À cet échantillon de base — « les gens ordinaires » — on a ajouté, pour fins de comparaison, un échantillon de 35 adolescents (enfants des informateurs) ainsi qu'un échantillon de 40 participants à des activités communautaires dans le quartier populaire de Hochelaga-Maisonneuve. Les entrevues ont été menées auprès d'un sous-échantillon de 20 informateurs et de leurs conjoints (4 couples par quartier).

Problématique. Les auteurs ont abordé l'étude de la vie quotidienne, « objet même de la recherche » (22), à titre de lieu privilégié où puissent se rencontrer

deux traditions sociologiques entre lesquelles est tiraillée la sociologie québécoise : la psychosociologie empirique américaine et la théorie macro-sociologique de type européen. Car si la vie quotidienne est déjà le lieu où le sujet social opère la re-totalisation de soi, « la pratique sociale qui englobe et totalise toutes les activités de l'homme en situation » (21), on peut comprendre que cet objet d'étude soit apparu comme adéquat au « collectif » de chercheurs pour se constituer lui-même en sujet de la pratique scientifique québécoise.

Plutôt qu'une recherche sur la vie quotidienne dans sa réalité de pratique objective, c'est donc une « sociologie du sujet » qu'on nous propose, i.e. une étude des « modalités d'existence des contradictions sociales au niveau de l'expérience vécue ». Lorsqu'on aborde le vécu comme phénomène de personnalité, selon l'optique psychosociologique, on devrait constater, à la suite de Fromm, que le processus de re-totalisation du sujet — ou processus de production de soi — peut être bloqué dans une société aliénante et n'aboutir qu'à la production de sujets aliénés. Mais on peut également aborder le vécu dans une perspective macro-structurelle puisque, selon Poulantzas, « l'idéologie est à tel point présente à toutes les activités des agents sociaux qu'elle est indiscernable de leur expérience vécue » (28). Plutôt que de mettre en évidence le sentiment d'aliénation engendré par l'échec du processus de totalisation, on montrera alors comment la re-totalisation prend la forme de l'idéologie dominante.

Au niveau de l'expérience vécue, le sentiment d'aliénation et la totalisation par l'idéologie dominante sont-ils corrélatifs ou s'agit-il plutôt de deux solutions alternatives offertes au sujet social? Les auteurs n'ont pas formulé cette question. Ils ont plutôt cherché à donner cohérence à leur entreprise collective par le postulat général que « la production des idéologies et celle du vécu aliéné exhibent des processus homologues » (29). Il ne s'agit pas là d'une hypothèse que la recherche viendrait mettre à l'épreuve; c'est plutôt une façon élégante d'exprimer que les mêmes phénomènes peuvent être compris comme phénomène d'aliénation ou d'idéologie. En des termes plus exacts, la recherche tiendrait son unité de l'idée « qu'il y aurait entre idéologie et aliénation la même relation que celle que la sociologie américaine postule entre culture et personnalité » (18).

Analyse quantitative. Les trois principaux chapitres du premier tome portent respectivement sur les données de l'échantillon principal, sur les données comparatives de l'échantillon principal et de l'échantillon de jeunes, sur les données comparatives du sous-échantillon de Hochelaga-Maisonneuve et de l'échantillon de participants. Le thème dominant de ces trois études est celui de l'attitude vis-à-vis le changement. Dans le premier cas, on cherche essentiellement à mettre en évidence l'impact de la classe sociale (quartier) sur différentes attitudes, appelées « rapport à l'espace », « rapport à la culture », « rapport personne-société », « rapport au changement ». Le postulat que l'on tente d'étayer par des données empiriques est emprunté aux travaux de P. Bourdieu (162): le rapport à la culture est le principal mécanisme médiateur ou retraducteur de la position sociale des individus sur le sentiment d'aliénation (rapport personne-société) et l'ouverture au changement (75).

La seconde étude reprend exactement la même idée (274) mais en tentant cette fois de différencier l'influence de la position générationnelle et l'influence de la position socio-économique; plus spécifiquement, il s'agirait de montrer « dans quelle mesure le rapport entre les classes est reproduit d'une génération à

l'autre » (251). Quant à l'étude sur l'échantillon de participants, elle cherche à mesurer l'effet de la participation — « action ayant pour but de réduire ou modifier l'habitus primaire acquis au sein de la famille » (313) — sur les attitudes.

Délaissant la problématique bourdieusienne et l'analyse en classes sociales, un dernier chapitre reprendra la question de l'aliénation dans une analyse comparative entre les trois échantillons.

Les résultats des deux premières études sont abondants mais peu sûrs et mal synthétisés. Plutôt qu'un diagnostic cohérent sur le psychisme de classe, on nous propose une analyse causale, de facture douteuse, des déterminations de l'attitude vis-à-vis le changement. La synthèse de l'étude sur les jeunes est plus claire mais n'a qu'un rapport éloigné avec l'observation ; on chercherait en vain dans le texte les données précises sur lesquelles se fonde la conclusion majeure : « L'homogénéité des jeunes dans leur rapport à la culture et dans leur rapport personne-société est relative dans la mesure où la possibilité virtuelle de créer une nouvelle culture et par la suite d'avoir le sentiment de ne pas être menacé par la société, est détenu par les jeunes des classes favorisées. » (275-276)

Les auteurs reconnaissent eux-mêmes que leurs interprétations « dépassent les exigences de leurs données » et s'en justifient par le caractère exploratoire de leur recherche (75). Ils évitent d'ailleurs soigneusement les conclusions catégoriques : « [...] nous avons désigné les mécanismes de retraduction et de masquage qui permettent de saisir l'effet de certains déterminants structurels dont la présence nous apparaissait probable dans nos données. Toutefois ces mécanismes ne peuvent être appréhendés que théoriquement, devant l'impossibilité de les vérifier tous à l'aide de modèles mathématiques connus. » (161)

Mais peut-on parler d'exploration lorsqu'on dispose d'une théorie *a priori* susceptible de fournir une interprétation *ad hoc* pour n'importe quel résultat ? En caricaturant la première étude : les différences entre quartiers s'expliquent par l'influence de la position socio-économique ; l'absence de différence, par l'effet de l'idéologie dominante... Peut-on même parler de recherche quand on se borne à juxtaposer des chiffres et un discours ? Comment, par exemple, a-t-on tiré d'une matrice de corrélation « l'idée que le sentiment d'authenticité est probablement l'aspect le plus profond, le plus caché du rapport personne-société » (242) ? Ou encore : comment une mesure de corrélation par rang, utilisée comme traduction opératoire du concept de reproduction, permet-elle de démontrer que « les personnes sociales sont déterminées au changement par le seul fait qu'elles se situent dans une chaîne d'implication qui ordonne d'une certaine façon l'économique, l'écologique, le social, le culturel et la personnalité » (248-250) ?

Mal convaincu de la démonstration, le lecteur peut difficilement reprendre à son compte l'analyse, faute d'informations suffisantes (exposés techniques incomplets, raisonnements opératoires implicites, données manquantes). Il demeure sous l'effet de vraisemblable d'un discours docilement reproduit par les héritiers de la culture académique. Car il s'agit en l'occurrence de thèses de maîtrise — d'assez bonne qualité d'ailleurs si on les considère comme telles. Mais, en les publiant, on a ignoré que la fonction propre d'une thèse de maîtrise est de démontrer l'efficacité de l'inculcation d'un code culturel, c'est-à-dire la « compétence » de l'apprenti-sociologue ; la démonstration du fait social n'y joue, on peut le constater, qu'un rôle subsidiaire.

Plus sobre, la troisième étude est également plus convaincante. Parce qu'elle pose une question plus simple et propose des conclusions de type clinique, fondées sur une méthodologie mixte; peut-être également parce que l'auteur, n'ayant pas à « faire preuve de », a mieux su éviter la tentation du vraisemblable.

La question centrale de cette étude se lit comme suit: les expériences de participation ont-elles un effet sur les attitudes et les comportements? « Une constatation se dégage de l'analyse des résultats et elle concerne *la modification différenciée* selon les groupes. » (369) Dans un cas, on peut parler de « renforcement de l'habitus culturel originel », dans un autre, « d'acculturation idéologico-culturelle ». Soumis plus directement à l'idéologie et à la pratique de l'animation sociale, le groupe III « produirait un travail de réinterprétation positive et d'actualisation de certains éléments de la culture propre au milieu », tandis que le dernier groupe, plus politisé, parviendrait à dépasser l'habitus culturel du milieu et à opérer un certain « démasquage des catégories idéologiques dominantes ».

Le dernier chapitre, qui reprend la théorie de l'aliénation, est d'une qualité méthodologique nettement meilleure, ne serait-ce que d'avoir posé la question de la validité des instruments et d'avoir évité l'interprétation toute faite. Il s'agit en fait d'une synthèse, signée Lamarche et Sévigny (responsables du projet). Complétée adéquatement par certaines données des chapitres antérieurs, cette synthèse aurait dû suffire à la publication.

Les deux principales conclusions auxquelles parviennent les auteurs sont que le sentiment d'appartenance privée constitue la dimension majeure de l'aliénation et que l'ouverture au changement est très peu liée au sentiment d'aliénation, sauf justement selon la dimension appartenance privée. « Il semble donc que la vie quotidienne, c'est-à-dire cette insertion de la personne sociale dans des réseaux multiples d'expérience, acquiert une grande part de sa signification du milieu immédiat dans lequel est placée la personne sociale. Cette constatation est congruente avec une des caractéristiques fondamentales, en ce qui concerne les individus, du type de société dans lequel nous vivons, à savoir l'importance de la dualisation privé-public. » (405-406)

La toute dernière conclusion cependant est étonnante. Nous référant à la conclusion générale de la recherche, les auteurs nous déclarent qu'ils ont renoncé à la notion d'aliénation: « L'analyse empirique montre en effet que la notion d'aliénation nous aura permis de préciser et d'enrichir ces notions d'expérience et de conscience mais qu'en définitive elle n'est pas indispensable à l'analyse de la relation personne-société. » (425)

Conclusion générale. De quelle façon l'analyse empirique a-t-elle fait perdre de l'intérêt à la notion d'aliénation? Il semblerait d'abord que les résultats de la recherche aient permis de mettre en évidence l'insuffisance de la théorie rogéienne où s'inscrit la notion: « La théorie rogéienne de la personnalité sociale est une théorie de l'équilibre, du *statu quo* [...] » (955) Mais ce n'est pas tant la pertinence du concept qui est ici mise en cause que la vérité empirique de la théorie: « Selon Rogers, la personne actualisée aurait tendance à être ouverte au changement, tandis que la personne aliénée ne le serait pas. Nos résultats infirment cette prévision [...] C'est parmi les personnes aliénées que naît le désir de changement, de dépassement. Celles qui profitent de l'ordre établi [...] continuent d'avoir le sentiment et la volonté d'être adaptées à la

société et n'ont aucun désir de la changer si ce n'est d'une façon qui ne met pas en cause la structure même des rapports sociaux. » (955-957)

En fait, les résultats présentés sont beaucoup moins clairs que ce diagnostic ne le laisse entendre. La mesure d'aliénation comportait six dimensions, regroupées en dimensions relationnelles (celles qui concernent la relation personne-société: pouvoir, appartenance privée, appartenance publique) et dimensions fonctionnelles (celles qui concernent le fonctionnement interne de la personne: équilibre, authenticité, autonomie). Quant à l'ouverture au changement, elle comportait des mesures de types représentatif et comportemental. Parmi les variables comportementales, la moins ambiguë est le vote péquiste, qui n'est aucunement relié à la mesure d'aliénation, ni à la position socio-économique. La non-pratique religieuse, par contre, est reliée au sentiment d'aliénation; mais, au dire des chercheurs, c'est là un indicateur de changement peu valide: « [...] l'individu novateur de Hochelaga-Maisonneuve serait celui qui ne pratique pas, tandis qu'à Centre-Sud, ce même comportement est la norme de tout le groupe. » (112) Les mesures de type représentatif sont un index d'utopie, qui n'est pas relié au sentiment d'aliénation, et un index d'ouverture au changement — composé d'indicateurs représentant des opinions politiques « de gauche » — lequel est relié à une seule des six dimensions de l'aliénation: l'appartenance publique.

C'est donc de façon très partielle que le sentiment d'aliénation s'avère relié à l'ouverture au changement. Au moment de l'analyse, on avait interprété cette relation comme manifestant « davantage une certaine conscience ou une certaine critique qu'un état d'aliénation » (404). En réalité, ce qui est ici implicitement mis en cause, ce n'est ni la pertinence du concept, ni la vérité empirique de la théorie où il s'inscrit, ce serait plutôt la valeur de la construction qu'on en a faite. Car le problème de la relation entre aliénation et changement avait été posé en des termes clairs par Sévigny en 1969. (« Pour une théorie psycho-sociologique de l'aliénation », *Sociologie et sociétés*, I, 2, novembre 1969.) Reformulant la théorie rogérienne de la personnalité dans la perspective de la relation personne-société, il faisait alors l'hypothèse d'une relation de second degré entre sentiment d'aliénation et ouverture du changement: une personne fortement actualisée ou fortement aliénée serait peu ouverte au changement. Dans le cadre théorique de la recherche (chapitre-synthèse), cette construction a été modifiée; on distingue plutôt deux degrés d'aliénation. « Est aliénée d'abord la personne qui ne réussit pas à atteindre un degré minimal d'intégration à la société [...] Mais il nous semble y avoir un autre degré d'aliénation: c'est celui qui caractérise une personne qui, ayant atteint cette intégration minimale à la société, est incapable de dépasser cet état d'équilibre. » (386) Selon cette nouvelle formulation, l'actualisation, telle que définie par l'instrument, serait en réalité une forme d'aliénation et c'est pourquoi elle serait reliée à la fermeture au changement; quant à l'état d'aliénation que décrit l'instrument, il recouvrirait à la fois un état d'aliénation plus poussé et un état de dépassement de l'aliénation, i.e. « une certaine conscience ou une certaine critique ». On peut en conclure que le concept d'aliénation a été abandonné à cause de son ambiguïté opératoire.

Le concept d'aliénation. L'ambiguïté opératoire du concept d'aliénation s'enracine au niveau théorique. Malgré une très intéressante tentative de synthèse (SÉVIGNY, *op. cit.*), on n'a pas suffisamment tenu compte des implications du concept d'origine marxiste dans la reformulation de la théorie

rogérienne. L'aliénation, comme phénomène vécu, est un état de division du sujet, de domination par une puissance extérieure, de contradiction non-dépassée. De façon globale, l'aliénation doit être comprise comme le contraire de la dialectique : « L'aliénation n'est pas un état, non plus que la désaliénation ; l'une et l'autre se conçoivent dans un mouvement. » (H. LEFEBVRE, *Critique de la vie quotidienne*, II, p. 209.) « L'aliénation, la réification, la fausse conscience et la pensée non-dialectique sont des aspects variés d'une réalité fondamentale unique, réalité dont l'esprit totalitaire constituerait la forme extrême. » (J. GABEL, *Sociologie de l'aliénation*, p. 9.) Comprise comme l'opposé du totalitarisme, la totalisation — notion heuristique qui figure occasionnellement dans le rapport — constitue théoriquement, bien davantage que l'ouverture au changement, le « pendant positif » de la notion d'aliénation. L'individu non-aliéné, c'est celui qui a le pouvoir d'opérer des totalisations, tant symboliques que pratiques, de son vécu.

Cette idée semblait avoir été clairement perçue par Sévigny lorsqu'il écrit : « Il nous semble que la notion d'aliénation vient compléter notre perspective initiale parce que, d'une part, cette notion indique au moins quelques dimensions du milieu extérieur à l'individu dont l'analyse psychologique doit tenir compte au niveau des attitudes et des perceptions, et parce que d'autre part, les notions de contradiction, fausse conscience, etc. semblent *a priori* s'appliquer à l'univers psychologique de l'homme contemporain. » (*Op. cit.*, p. 205.) Mais ces notions constitutives du concept d'origine marxiste n'ont pas été retenues au moment de l'opérationnalisation. Plutôt que de « repartir à zéro dans l'analyse et (de) décrire les processus de contradiction et de dépassement dans les expériences vécues par l'individu » (SÉVIGNY, *op. cit.*, p. 202), on a tiré la théorie psychosociologique vers son sens rogérien, en réduisant le sentiment d'aliénation à un sentiment de marginalité sociale et de dysfonctionnement personnel. Par exemple, on mesure l'appartenance publique au moyen d'un index composé des trois items suivants : « il est utile de s'adresser aux hommes politiques parce qu'ils s'intéressent aux problèmes de gens comme moi » ; « même de nos jours, on sait sur qui compter en cas de besoin » ; « le gouvernement et les agences gouvernementales comprennent bien les problèmes de gens comme moi » (129). Le contenu de ces items relève d'un sentiment de dépendance-sécurité vis-à-vis l'État et non du sentiment de domination-participation impliqué par le concept d'origine marxiste.

Intervient ensuite une seconde réduction qui consiste à ramener le sentiment à une image : « [...] le lecteur se rendra compte que nous utilisons indifféremment les termes "perceptions", "sentiment" et "image". » (373) L'objet visé n'est plus le « sentiment d'être en face d'une société qui permet (à la personne), sans danger ou menace excessive, d'être elle-même » (SÉVIGNY, *op. cit.*, p. 208) ; c'est tout simplement « l'image qu'une personne a d'elle-même et de son milieu » (373).

En fait le concept d'aliénation, dans son sens rogérien aussi bien que dans son sens marxiste, a été éliminé de la problématique. « L'analyse empirique montre que [...] cette notion n'est pas indispensable [...] » : on pourrait croire ici que la pertinence ou l'intérêt du concept est en cause. Il faut plutôt comprendre qu'on pouvait, somme toute, s'en passer. Et on peut penser que ce sont des difficultés d'ordre méthodologique qui ont amené les chercheurs à s'en dispenser.

Méthodologie. Par tradition sans doute, les psychosociologues ont opté pour la méthodologie du questionnaire ; « par suite d'une division du travail qui s'est opérée au sein de CRESU » (371), les chercheurs qui ont travaillé sur le matériel d'entrevue ne se sont pas intéressés à la question de l'aliénation. Il aurait été évidemment difficile de rendre compte du processus dialectique impliqué par le concept d'aliénation au moyen d'un questionnaire : comment mesurer le dépassement des contradictions, la totalisation du sujet... ? Il fallait donc réduire l'aliénation à un de ses corrélats : le sentiment ou la conscience d'aliénation. Encore là, on peut peut-être reconnaître avec les chercheurs que les questionnaires « permettent justement de "rejoindre" le niveau "conscient" des expériences d'une personne » (373) mais à condition d'accorder tout leur poids aux guillemets : en toute rigueur méthodologique, les réponses à un questionnaire ne peuvent être considérées comme des expressions de la conscience de soi ; elles sont des réactions à un stimulus. S'il passe effectivement par la conscience des informateurs, l'objet scientifique que peut atteindre un questionnaire est un phénomène inconscient : la structure des réactions définissant une attitude, une représentation. La réduction du concept d'aliénation à celui d'image de soi était donc impliquée par la méthodologie choisie.

Il nous reste à examiner la validité de cette mesure de l'image de soi et de son milieu. Auparavant, passons rapidement sur la question de la sûreté. Globalement, le niveau de celle-ci semble assez faible : les mesures de chaque dimension sont des index de trois ou quatre item regroupés par analyse factorielle. Cette procédure est contestable puisque l'analyse factorielle donne toujours une solution et ainsi permet mal d'éprouver la validité d'un indicateur ; de plus, l'analyse factorielle laisse l'interprétation substantive des facteurs à l'intuition et au bon sens des chercheurs. Vu la précision des concepts à mesurer, la procédure déductive des techniques d'échelle aurait été, à mon sens, nettement préférable. Elle aurait également permis d'éviter l'inconsistance dans l'utilisation de la mesure, à savoir : le flottement continué entre le raisonnement à partir de l'index et le raisonnement à partir des indicateurs isolés. Les auteurs ne s'étant pas justifiés sur ce point et ayant laissé dans l'implicite tous les détails de l'opérationnalisation, on peut considérer leur procédure comme une routine admissible pour une recherche exploratoire, allant de pair avec le faible niveau de contrôle qui caractérise globalement l'analyse quantitative.

Sur la validité proprement dite, on peut noter que les chercheurs l'ont eux-mêmes mise en question à propos de la mesure d'autonomie. Les valeurs de cet index (très forte proportion de réponses positives, absence de différence entre quartiers) les amènent à conclure qu'ils ont mesuré, plutôt que le sentiment d'autonomie, le désir de se conformer à une norme sociale : « [...] notre instrument ne peut discriminer entre les personnes fondamentalement autonomes et celles qui, tout en ne l'étant pas, veulent se conformer à une norme selon laquelle, dans notre société, toute personne doit être autonome. » (149) Cet index étant par ailleurs faiblement relié aux autres dimensions de l'aliénation, on en conclut également que l'autonomie est une dimension extérieure au sentiment d'aliénation, mais chez la population adulte seulement. L'autonomie présentant une certaine corrélation avec l'appartenance publique chez les jeunes, avec le pouvoir chez les participants, on ne remet pas en cause la validité de cette mesure pour ces deux populations.

Mais que l'autonomie soit une dimension indépendante ou constitutive de l'image de soi, qu'elle ait valeur de stéréotype ou de représentation variable, ce résultat ne permet pas d'opérer une distinction de niveau entre la réalité qu'elle mesure et celle que mesurent les autres dimensions. Du moment qu'on a admis, à propos de cette dimension, que « l'idéologie de la vie privée [...] colore fortement les réponses » au questionnaire (149), on aurait pu pousser plus loin cette idée et reconnaître que l'instrument mesure, davantage qu'un sentiment d'aliénation, le mode d'existence de l'idéologie — au sens donné ici à ce terme — dans la conscience du sujet.

Si on examine en effet les implications méthodologiques des travaux de S. Moscovici sur les représentations sociales, on constate qu'un questionnaire ne peut atteindre une représentation qu'en procédant un peu à la manière d'un type-idéal : mesurer la représentation d'un groupe d'acteurs sociaux consiste à les catégoriser selon leur écart par rapport à une représentation « savante » d'où on tire les questions-stimuli. (Voir l'introduction de D. Lagache à la thèse de Moscovici, *La psychanalyse*, PUF, 1962.) Mais d'où provient cette représentation savante ? En l'occurrence et selon la logique de la recherche, il faut reconnaître qu'elle provient de l'idéologie dominante puisqu'elle s'articule selon la distinction privé-public, qu'elle réfère à un individu bien ou mal adapté, qu'elle met en œuvre une conception personnaliste du sujet. Et les résultats de la recherche montrent bien que la structure mathématique de cette représentation se différencie selon les trois populations ; en d'autres termes, que le mode d'existence de l'idéologie dominante diffère selon la position sociale des acteurs sociaux (adultes, jeunes, participants).

En somme l'erreur méthodologique fondamentale de cette recherche serait d'avoir inversé la méthodologie appropriée à chaque niveau de conceptualisation. Car si le questionnaire permet bien de mesurer le mode d'existence de l'idéologie dominante, où trouver ailleurs que dans le matériel d'entrevue les traces du processus de totalisation, les expressions des contradictions et les symptômes de la conscience aliénée ?

Envisagée du point de vue de la pratique scientifique, l'inversion méthodologique apparaît comme une absence d'inversion : la tradition psychosociologique est demeurée avec ses outils quantitatifs alors que la macrosociologie persistait dans son habitus de démasquage du discours non-orthodoxe. On a eu beau reconnaître « l'importance du contexte général » d'une part et la « nécessité de se rapprocher de ces "petits faits bêtes" qui font s'écrouler les théories les mieux structurées » d'autre part, la nécessité de remonter vers les structures globales pour les uns et de descendre vers la quotidienneté pour les autres, il s'agissait d'un simple élargissement de deux problématiques demeurées intactes et distinctes l'une de l'autre.

On peut peut-être voir dans cet échec relatif une persistance du mode libéral de fonctionnement au sein de l'équipe de recherche. Le « collectif » aurait adopté une logique d'interaction fondée sur le respect mutuel des territoires et des œuvres personnelles, conformément aux mœurs académiques traditionnelles. Faute de conflits assumés entre les diverses exigences théoriques, une synthèse véritable devenait impossible.

La conclusion d'ensemble permet bien de soupçonner l'existence de conflits qui se sont traduits par la victoire du discours macro-sociologique (rejet de la théorie rogérianne et retour à l'aliénation des classes défavorisées, moteurs du

changement social). Mais cette victoire apparaît davantage comme celle d'un discours dominant que d'une théorie englobante. Car ce discours coiffe un texte où subsistent les propositions les plus contradictoires, entre lesquelles il est impuissant à trancher. Et la spirale qui ramène toute recherche vers son point de départ nous porte ici en deça de la problématique initiale.

Analyses d'entrevues. Le deuxième tome du rapport, qui traite le matériel d'entrevues, comporte cinq chapitres : « Le rapport à l'espace urbain », « La vie privée et la vie publique », « La socialisation », « Le travail », « Les projets ». Une idée directrice commune leur sert de grille de lecture : « si chacun des informateurs a l'impression de déterminer lui-même son vécu, cette impression est une illusion créée et entretenue par le masquage que les idéologies pratiquent sur la réalité sociale » (429). L'analyse consistera alors à démasquer l'idéologie contenue dans les propos des informateurs et montrer que cette expression du vécu est déterminée par la place occupée par l'informateur dans le système des rapports sociaux.

Dans la présentation d'ensemble, on nous prévient du caractère « moins immédiatement convaincant » de la démonstration, comparativement à l'analyse quantitative. Non pas que l'on considère l'analyse qualitative méthodologiquement plus faible ; c'est que le discours théorique y serait davantage éloigné de la conscience spontanée du lecteur : « Ce sont justement ces rapports [...] que la société veut masquer. Ce qui pourrait expliquer pourquoi le lecteur n'adhère pas toujours spontanément au type d'analyse qui est conduit dans la troisième partie. » (428) Envisagé d'un autre point de vue, le caractère moins convaincant de la démonstration provient d'une plus grande difficulté à créer l'effet de vraisemblable au moyen d'un discours trop particularisé et identifié.

On nous met également en garde contre les généralisations hâtives, suggérant même de « lire au conditionnel certaines affirmations énoncées avec force » (422), vu la faible taille de l'échantillon, constitué, rappelons-le, de quatre couples par quartier. C'est là un symptôme de ce que K. Lewin appelait le « mode de pensée aristotélicien » : dans une analyse qualitative, le nombre d'informateurs a beaucoup moins d'importance que la rigueur des contrôles établis dans la démonstration. Or ceux-ci sont, à toute fin pratique, absents. Par exemple, l'échantillon avait été constitué sur la base d'un premier résultat de l'analyse quantitative : « notre intention au départ était de ne conserver pour chaque quartier que les deux extrêmes de la distribution, c'est-à-dire ceux qui se perçoivent très aliénés et ceux qui se perçoivent très actualisés. » (54) Mais on ne tient aucun compte de cette donnée au moment de l'analyse : y a-t-il une quelconque relation entre le fait de se sentir aliéné et celui de se sentir exclus des lieux culturels ? entre le sentiment d'actualisation et celui de donner le meilleur de soi-même à son travail ? Si on avait cherché à prouver qu'il ne s'agit pas là de phénomènes d'auto-aliénation, la « démonstration » de l'effet de masquage aurait pu acquiescer une certaine valeur probante.

La première étude utilise un cadre théorique emprunté à P. Bourdieu pour décrire la culture urbaine (utilisation de l'espace, perception de la ville, notion de quartier, « l'amour de Montréal »). Une intéressante section sur la classification sociale, dont la méthodologie s'inspire des principes de l'analyse componentielle, amène l'auteur à conclure que « l'espace urbain est cognitivement organisé en terme de quartiers et (que) le critère principal de classification de ces quartiers est le statut socio-économique » (538). L'auteur dégage en outre des

critères secondaires, variables cette fois selon la classe sociale : beau/laid (classe supérieure), propre/sale (classes moyennes), aéré/non-aéré (classes populaires). Malheureusement la démonstration de cet important résultat fait défaut : l'extrait d'entrevue à l'appui, abondant en d'autres passages, est ici absent. Mais si on examine des extraits utilisés ailleurs, ce diagnostic est loin d'être évident ; par exemple, en page 513, des informateurs décrivent les quartiers aisés en utilisant le critère richesse mais également le critère beauté, indépendamment de leur origine sociale ; plus loin (p. 529), un informateur d'Outremont parle de la ville en termes de propreté et d'espace. De façon générale, en fait, l'extrait d'entrevue est facilement tiré vers le sens voulu par la théorie. Par exemple, l'indifférence à l'endroit du Musée manifestée par les informateurs de quartiers populaires est interprétée comme un sentiment d'exclusion ; « [...] le Musée est un lieu dont ils se sentent exclus, et ce principalement parce qu'ils ne maîtrisent pas ("ça ne me dit pas grand chose") le code qui leur permettrait de déchiffrer les œuvres présentées. » (452) Et si l'informateur de classe moyenne qui ne va pas au Musée, à cause de ses enfants, rationalise, celui de classe populaire qui n'y va pas, parce que ça coûte cher, se sent exclus. (454-455)

Une dernière conclusion donne cohérence à l'ensemble de l'analyse : celle qu'il y aurait, pour chaque classe sociale, « entre la formulation des revendications et son "organisation cognitive" de l'espace urbain » (537).

Alors que le texte précédent nous rappelait avec discrétion la nature idéologique des phénomènes décrits — « cette sociologie spontanée des rapports sociaux, qu'est la stratification, est effectivement une idéologie puisqu'elle masque ces rapports de force (et de domination) et qu'elle légitime les inégalités » (511, note) — l'étude sur la vie privée et la vie publique part d'une série de postulats, prémisses et corollaires à propos du caractère idéologique de l'opposition dont elle traite. La recherche consistera alors à « donner le sens théorique des réponses apportées par nos informateurs » et à « élaborer une esquisse théorique (à la lumière des données recueillies) soumise à titre d'hypothèse en vue d'orienter de façon plus précise, nous l'espérons, des recherches ultérieures » (557-558). Les faits traduits dans ce langage poulantzien sont déjà assez bien connus et le ton péremptoire de l'argumentation « masque » l'éventuelle valeur heuristique de l'agencement proposé.

L'étude sur la socialisation est moins déformée par le discours dominant. Faute d'avoir été pensée en relation avec la littérature sociologique sur la famille québécoise, et faute de synthèse, une analyse impressionniste de ce type ne peut toutefois offrir qu'un intérêt très limité.

Le chapitre qui traite du travail apporte quelques considérations intéressantes sur le psychisme de classe, « ces représentations, systèmes d'attitudes, de pensée, de structures mentales cognitives pour appréhender la réalité sociale et en particulier ici l'univers du travail [...] » (733). Ainsi, on peut opposer le détachement et la liberté (Outremont), l'aventure (Brossard), l'ascension prudente (Rosemont) et la contrainte (Hochelaga et Centre-Sud) qui caractériseraient « les représentations que les sujets sociaux donnent de leur carrière, en conformité avec les conditions objectives de son déroulement » (736). L'analyse toutefois, facilement inspirée des interprétations mises à la mode par P. Bourdieu, manque souvent d'originalité (vg. le détachement qui définit globalement le rapport au travail des professionnels, p. 773) et de rigueur : par exemple, les professionnels d'Outremont expriment leur détachement par la formule « oui,

je me sens à l'aise », ce qui implique la présence d'une question en ce sens ; les cadres de Brossard manifestent leur sens de la lutte pour le statut en décrivant leur travail comme excessivement difficile, ce qui laisse supposer une question différente ; l'opposition est-elle donnée dans le vécu ou introduite par la question ? Ici encore la théorie dicte au chercheur les réponses à trouver dans le matériel.

Quelques indications complémentaires sur le psychisme de classe peuvent être tirées du dernier chapitre, qui traite des projets. À propos de la représentation du travail ménager, par exemple, on observe que « à Outremont les femmes sont libres, à Brossard et Rosemont, elles ont des heures de liberté, et plus on descend, moins elles ont de liberté ni d'heures de liberté » (841) et que « l'aspect monotone du travail ménager est abordé surtout à Rosemont » (842). Ou encore, on conclura que « le crédit est à la classe dominée ce que l'emprunt est à la classe dominante » (860).

Mais ce chapitre s'apparente surtout à celui qui traite de l'opposition privé/public, auquel il réfère à plusieurs reprises, puisque de nouveau le projet des chercheurs est totalement concentré sur la tâche de démasquage de l'idéologie. Celle-ci est appréhendée en l'occurrence selon sa dimension humaniste : l'idéologie du sujet-créditeur dont les projets manifestent l'exigence de dépassement. « Si on veut comprendre quelque chose au "vécu" des agents d'une formation sociale, il convient de dénoncer le mythe philosophique de l'homme et de l'individu-sujet qui masque aux agents de la production les rapports de classes. » (801) L'auteur de ce texte, une femme, démontre toutefois sa thèse bien davantage par son style d'écriture que par le contenu de ses propos. L'exigence de rigueur laborieuse qu'exprime sa façon de travailler contraste avec l'aisance dominatrice du précédent (vie privée/vie publique) d'une manière qui « n'est pas sans rappeler » l'opposition déglagée entre cadres de Brossard et professionnels d'Outremont. « La femme des classes supérieures est opprimée [...] idéologiquement » (838) ; ou encore, d'après Bourdieu, le mode d'inculcation de la culture scolaire différencie les fils de classes supérieures des étudiants d'origine plus modeste et des étudiantes de toute origine...

* * *

Quels enseignements tirer de la lecture de ce texte trop long, généralement fastidieux et, faut-il le dire, assez décevant — car les bonnes constructions d'un Sévigny y ont été évacuées, les riches intuitions d'un Rioux s'y avèrent stériles, sans qu'une pensée neuve n'ait pris forme ? Sur l'aliénation et l'idéologie dans la vie quotidienne des Montréalais francophones, on a fort peu appris, beaucoup moins peut-être que dans la *Laura Cadieux* de Michel Tremblay. Par contre, le rapport nous invite à méditer sur l'aliénation et l'idéologie dans la pratique sociologique québécoise, dont il me paraît, à plusieurs points de vue, un produit typique.

Partis à la recherche d'une « troisième voie » qui dépasserait les univers culturels français et américains et qui serait la voie proprement québécoise (961), les auteurs ont exprimé certaines grandes préoccupations sociologiques de cet univers culturel, en abordant les thèmes de l'identité, du vécu, de l'aliénation, de l'idéologie. Mais ils finissent par reproduire un discours importé d'un des univers culturels dominants — cf. omniprésence de Bourdieu ou

Poulantzas — vidant ainsi les thèmes de départ de leur puissance de signification sans parvenir à les construire théoriquement.

Décevante par sa pauvreté sémantique, la recherche est également fort peu convaincante dans sa démonstration, faute d'explicitation et de construction opératoire. Le discours théorique y sert à masquer l'impuissance méthodologique en retraduisant en des termes reconnus par la cité savante les erreurs, les incertitudes, la logique réelle du processus de recherche.

L'échec de cette tentative de décolonisation n'étonne qu'à demi si on se replace dans les conditions habituelles de la recherche sociologique en milieu universitaire. Elle y est menée par les assistants, sous le patronage plus ou moins distant des chercheurs d'expérience, trop accaparés par l'institution pour être en mesure d'en faire un projet personnel. Éloignés des préoccupations quotidiennes de leurs assistants, les directeurs de recherche sont mal placés pour influencer leurs travaux. Privé du sentiment de participation à un projet collectif, l'assistant se retrouve seul responsable d'un travail qui n'intéresse son patron qu'à titre de produit. Il a alors le choix entre l'angoisse du créateur isolé et la conscience fière du producteur, avec son exigence de contrôle. C'est cette seconde attitude, plus rentable, que le système tend à développer, grâce à la connivence du patron qui s'abstient de critiquer un travail auquel il a d'ailleurs fort peu contribué.

L'autonomie du jeune chercheur apparaît comme une norme très fonctionnelle si on reconnaît que la première fonction de l'université, plutôt que de développer le savoir, consiste à produire des compétences et à les distribuer dans le système social de production : la tâche véritable de l'assistant serait de se fabriquer une identité sociale qui en fasse un produit vendable sur le marché du travail. En même temps qu'elle libère le directeur de recherche d'une bonne part du travail attaché en principe à son poste, l'autonomie — « sentiment de posséder en soi-même les critères qui servent à s'évaluer et à évaluer ses expériences » — permet au jeune chercheur de se diriger vers l'emploi qui le requiert avec l'assurance de constituer un produit fini. Ce processus de socialisation requiert toutefois un certain détachement de la matrice culturelle où s'élabore l'interrogation sociologique : contraint de démontrer sa compétence, le jeune chercheur aura tendance à se rabattre sur des outils intellectuels aisément maniables et qui ont en outre le prestige de la mode et la garantie de l'internationalité. (Ce processus de socialisation est sans doute assez récent. À la génération précédente, les jeunes sociologues, élevés dans un milieu plus fermé et davantage imprégnés des angoisses culturelles du Québec, semblaient plus facilement dans la stérilité intellectuelle du créateur isolé.)

Dans le cas présent, on avait cru trouver la condition de possibilité d'une production sociologique originale dans l'établissement de nouvelles structures de recherche. Quelle réalité organisationnelle recouvre l'expression « collectif de recherche » ? Le rapport ne nous renseigne pas davantage sur ce point que sur le mode effectif de construction de l'interrogation scientifique. On comprend aisément que les directeurs de recherche ont fourni à leurs assistants le travail nécessaire à la production de leur compétence et la garantie sociale de celle-ci, en patronant le projet et en cautionnant la publication du rapport ; réciproquement, les assistants ont sans doute exécuté du travail utilisable pour la réflexion sur l'aliénation, bien qu'ils n'y aient pas contribué directement. Il y a certainement interdépendance organisationnelle, sans qu'il ait pour autant

interdépendance au niveau de la pratique intellectuelle, encore prisonnière de projets individuels.

Coïncée entre l'aliénation dans l'angoisse culturelle et l'aliénation par l'idéologie dominante — davantage peut-être qu'entre deux traditions culturelles — la sociologie québécoise peut-elle trouver la condition de son développement dans une socialisation véritable de la production intellectuelle?

Nicole GAGNON

*Département de sociologie,
Université Laval.*